SAN-MIGUEL

CAPITAINES

ANCIENS ET MODERNES

N- 51 T- 1



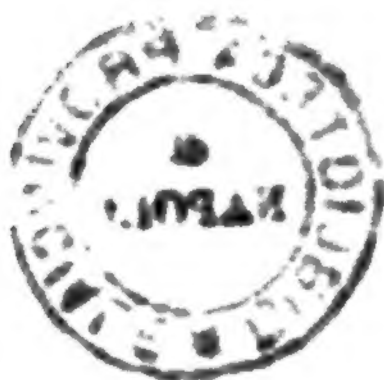


CAPITAINES

ANCIENS ET MODERNES.



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.



CAPITAINES
ANCIENS ET MODERNES,

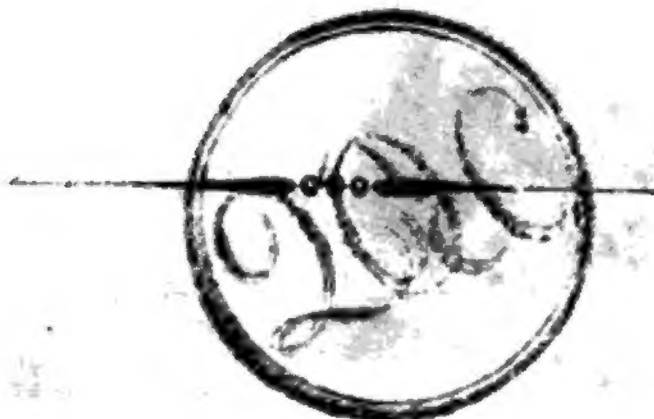
PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL

DON EVARISTO SAN-MIGUEL.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR

ED. DE LA BARRE DUPARCQ,
Capitaine du Génie.



PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
RUE CHRISTINE, 1.

—

1848.



Les pages qui suivent sont extraites de la *Revista militar* (1), nouveau journal militaire qui se publie à Madrid depuis le mois d'août 1847. Elles m'ont paru dignes des honneurs de la traduction : les ingénieuses considérations qu'elles renferment sur l'art de commander les armées chez les anciens et chez les modernes, et le brillant parallèle entre César et Napoléon qui les termine, me semblent en effet mériter l'attention des officiers français. La concision du style, la netteté des idées, et pleine justice rendue à Napoléon, recommandent d'ailleurs ce petit écrit de M. le lieutenant général *E. San-Miguel*.

ÉD. DE LA BARRE DUPARCQ.

---

(1) Numéros des 25 décembre 1847 et 25 janvier 1848.

CAPITAINES

ANCIENS ET MODERNES.



I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La guerre est un art fondé sur l'observation et l'expérience, mais plus ou moins imparfait : nous employons ce terme parce que les opérations de la guerre, si bien combinées qu'elles soient, restent sujettes à des hasards et accidents imprévus qui empêchent l'art d'être parfait, quelle que soit la grandeur du génie, du savoir et de la valeur des hommes qui l'exercent.

L'art de la guerre se développa, avança, recula, resta stationnaire, passa par différentes phases suivant la rudesse, la barbarie, l'illustration, le caractère, le climat et les préventions des divers peuples : mais il n'a jamais cessé d'être sujet à des règles, à des principes qui tendent tous vers le grand but de la guerre : *faire le maximum de dommages, en recevoir le minimum*. A certaines époques, chez certaines nations, cet art n'a guère été autre chose que l'expression d'une férocité aidée par des armes plus ou moins meurtrières. De nos jours, il se sert pour quelques-unes de ses branches, des connaissances et des théories les plus compliquées de la science.

Ce qui distingue l'art de la guerre de presque tous les autres, c'est qu'il est assujetti à des principes, les uns fixes et constants, les autres dépendant de circonstances, de combinaisons, d'accidents qui peuvent varier à l'infini. Dans cet art se combinent le physique et le moral, le certain et le probable, le calcul et la conjecture : la meilleure combinaison en est souvent détruite par la chose la plus triviale, et qu'il n'est pas donné à la prudence humaine d'éviter. Aussi, pour bien pratiquer l'art de la guerre, surtout dans un certain rang, il faut être doué d'une grande sagacité, d'un grand esprit d'observation, d'un œil vif et perçant, et d'une vivacité d'esprit capable de profiter des événements imprévus.

La guerre est un théâtre de périls : on ne les surmonte pas sans *valeur*. Elle se fait de nombre à nombre : il est nécessaire que l'action des individus qui forment chaque groupe d'adversaires, soit mutuellement enlacée pour qu'il n'en résulte aucune confusion, et que les diverses parties de cette machine soient assujetties à un ressort principal qui sera la *discipline*. Puisque la guerre est un art, il faut que ceux qui combattent le connaissent : cela conduit à la *tactique*. Les trois mots *valeur, discipline et tactique* réunissent en eux tout ce que l'on peut appeler *art de la guerre.*

Quelle est la meilleure valeur, c'est-à-dire la plus utile ? Celle qui réunit la plus grande bravoure à la plus complète connaissance du danger. Quelle est la meilleure discipline ? Celle qui établit les liens les plus étroits, l'obéissance la plus soumise de l'inférieur au supérieur. Quelle est la meilleure tactique ? Celle qui procure les meilleures armes et le meilleur maniement de ces armes : celle qui prescrit aux individus d'une armée la meilleure position relative, et qui produit *les mouvements les plus faciles, les plus sûrs et les*

plus prompts, suivant les divers événements et circonstances qui se présentent à la guerre.

La valeur se développe et se fortifie avec l'exemple, avec l'habit, avec la force des institutions, avec une infinité de stimulants de l'ordre physique et moral, qui font courir aux périls avec enthousiasme et même avec férocité; la discipline se développe au moyen des lois, et surtout de l'influence morale qu'exerce la supériorité du savoir, de la valeur et de l'expérience. La tactique, qui est la partie matérielle de l'art, a varié suivant les époques et les nations : se basant sur le régulier développement des autres branches du savoir humain, elle a été successivement grossière, passable, excellente, d'après l'état de civilisation et le caractère plus ou moins belliqueux des peuples.

Quel est le meilleur capitaine? Celui qui sait inspirer à ses troupes la plus grande valeur : celui qui assure le mieux les bases d'une bonne discipline, en donnant la préférence aux moyens moraux sur les moyens physiques; celui qui sait le mieux profiter des ressources et des combinaisons que lui offre la tactique usitée de son temps et dans son pays, et qui parvient à la réformer et à l'améliorer, ou qui est assez habile pour adopter les améliorations proposées par d'autres.

Toutefois cela ne suffit pas pour que ce capitaine mérite le titre de distingué. La science du général ou la stratégie n'est pas renfermée dans un écrit. Elle comprend, outre la tactique proprement dite, l'histoire, la géographie, la politique, le maniement de toute espèce d'affaires administratives, une profonde connaissance des choses et des hommes, une grande valeur personnelle, une imagination féconde en prompts expédients, un esprit calculateur, une tête froide au milieu du danger, le don difficile du com-

mandement, toutes les ressources nécessaires pour courber les esprits sous l'ascendant de son génie.

Il résulte de ces notions si simples que tous les pays durent produire de grands capitaines, quelque différents que fussent les éléments matériels qu'ils pussent employer et qu'employèrent en effet les uns et les autres. Les anciens ne connaissaient pas notre artillerie : nous n'employons ni leurs machines de guerre ni leurs armes défensives : la tactique ou la disposition des troupes et les moyens de combattre doivent donc être très-différents. Mais le génie des grandes choses, ainsi que la valeur et la discipline, sans lesquels il n'y a pas de guerriers, sont de tous les temps et de tous les pays.

Si les temps modernes se glorifient d'avoir produit d'illustres capitaines, les temps anciens ne sont pas moins féconds qu'eux. De quel côté donner la préférence ? Quel fut le plus grand homme de guerre, de Napoléon ou de César, d'Annibal ou de Frédéric, de Farnèse ou de Scipion ? Question inutile ! Qui osera la résoudre ? Ce ne sera pas nous, qui n'écrivons point cet article pour établir des titres de supériorité, mais dans le but d'indiquer les différences importantes des circonstances, tant physiques que morales, au milieu desquelles vécurent les uns et les autres.

En parlant des anciens, nous entendons seulement les Grecs et Macédoniens en leurs jours de gloire, et surtout les Romains dont l'histoire militaire surpasse en gloire durable et en éclat celle des autres nations. Les guerres des autres peuples ne nous sont pas assez connues, ni leur tactique, ni leurs armes, ni leurs moyens de combattre, pour que nous ayons des notions exactes sur ce qu'était chez eux l'art de la guerre.

La tactique des anciens était plus simple que la nôtre :

cela tient à la différence des armes. Les armes de jet dont ils se servaient, avaient très-peu de portée, et ne formaient pas la base principale de leurs armées. Les frondeurs et les archers appartenaient chez les Romains aux troupes auxiliaires qui combattaient comme mercenaires. Les vélites avançaient armés de six ou sept dards pour les lancer de loin : débarrassé d'eux, le corps des légionnaires n'en combattait que mieux. Leurs armes consistaient en un grand dard ou *pilum* qu'ils lançaient de très-près, et surtout dans la terrible épée (1) à laquelle rien ne résistait. La phalange avait pour arme principale et pour seule arme la longue lance ou *sarisse* : les armés à la légère allaient en troupes qui préludaient au combat.

Les troupes combattaient corps à corps : les lignes se touchaient. L'action ainsi engagée, les manœuvres devaient être fort minimes. La valeur, la force personnelle, les meilleures armes, la plus grande habileté à les manier, décidaient de l'issue des combats : les chefs et les officiers combattaient comme les soldats : on ne pouvait être militaire sans une grande vigueur, sans une grande adresse dans l'emploi des armes.

De nos jours l'infanterie, qui est la base principale des armées, pour profiter de la grande portée des armes de jet,

---

(1) Polybe (l. VI) dit que les Romains portaient l'épée sur la cuisse droite. Mais le savant auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* est d'avis qu'un général romain peut être représenté, si on le suppose dans une situation tranquille, avec l'épée sur la cuisse gauche. Voyez les *Œuvres diverses* de *J.-J. Barthélemy*, Paris, 1828, chez Dabo jeune, in-8°, t. II, *Lettre à un artiste*, p. 342 et suiv.

(*Note du traducteur.*)

manœuvre beaucoup durant les batailles. De ces manœuvres, plus ou moins sagement combinées, dépend maintes fois la victoire. L'avancement ou le déploiement à temps d'une colonne, une marche de flanc favorable, le bon choix de l'emplacement d'une batterie, l'occupation d'une hauteur d'où l'on puisse tirer sur des corps qui n'ont pas prévu ce mouvement, suffisent souvent pour faire gagner ou perdre une bataille. Nous ne voulons pas dire par là que les anciens n'exécutassent pas de mouvements pendant la mêlée : mais ils ne pouvaient manœuvrer aussi facilement que nous, ni imposer à un ennemi d'aussi loin, en abattant des colonnes entières avec une arme aussi terrible que notre artillerie.

Chez les anciens l'action des généraux pendant la bataille devait donc être moindre que de nos jours. Les généraux de l'antiquité pouvaient combattre de leur personne, tandis que les généraux modernes doivent se consacrer à diriger, à examiner d'un œil pénétrant le jeu des diverses parties qui agissent ensemble, à changer rapidement un plan rendu inutile par un mouvement inattendu des ennemis, à prescrire des manœuvres suivant qu'elles présenteront des chances de réussite, à avancer, à retrograder, à déployer, à marcher de front et de flanc. Qui pourrait écrire le manuel des batailles livrées par les grandes armées modernes? L'arme du général qui les dirige est dans son esprit, dans sa vue pénétrante, dans la vivacité de son imagination, mais nullement dans ses bras. Combattre de sa personne serait de sa part une faute impardonnable. Seulement dans les cas critiques, pour donner un grand exemple de valeur, pour imprimer une nouvelle impulsion d'intrépidité, il se précipite au plus fort de l'action, saisit un drapeau et court vers les files ennemies. Le tact consiste à frapper en

temps opportun ces coups qui émeuvent si puissamment l'imagination et produisent un si grand effet.

Les anciens, à cause de la nature de leurs armes, n'avaient qu'à être très-circonspects dans le choix de l'emplacement de leurs camps. Aussi dès qu'ils rencontraient du bois et de l'eau, ils déployaient leurs tentes, établissaient leur camp, et le fortifiaient à leur manière, suffisamment pour résister à un coup de main, sans avoir à craindre de points dominants, des coups d'enfilade et mille autres moyens de nuire que l'art suggère aux modernes. Mais qu'il faut de précautions aujourd'hui! et que de sagacité à déployer pour qu'une armée qui prend position soit tranquille et bien assurée.

On donnait au soldat romain du blé pour quinze jours. Il se chargeait de ce blé qui n'était pas le poids le plus lourd dont ses épaules fussent chargées. Il broyait dans les camps la portion de ce blé nécessaire à sa nourriture de chaque jour : les quinze jours écoulés, on lui distribuait une nouvelle provision de blé pour le même laps de temps. Quelquefois on allongeait ce nombre de jours, sans difficultés et sans embarras.... A combien d'affaires donne lieu aujourd'hui la fabrication du pain, aliment indispensable du soldat! Que de soucis, que d'insomnies, que de temps perdu maintes fois pour se procurer cette nourriture!.. Sur combien de mouvements influe nécessairement cette fréquence de distributions inconnue aux Romains?

Et que dire de cet énorme train de munitions que nos armées modernes traînent après elles? Les anciens les portaient au bout de leurs épées et de leurs lances. Que dire de la masse de papiers qui accompagne nos troupes? Les anciens écrivaient fort peu : ils transmettaient leurs ordres d'une manière plus brève et plus simple. Souvent l'admi-

nistration actuelle d'une seule compagnie produit plus de papier écrit que toute une armée romaine. La branche que nous nommons *administration militaire* leur était inconnue (1). L'intendant général était le questeur qui était le général en second de l'armée. Tous ceux qui entraient dans la composition de l'armée et l'avaient suivi en campagne combattaient.

La composition des armées antiques était plus simple que la nôtre. Ces machines ne possédaient pas des rouages aussi compliqués qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas entre le général en chef et le dernier soldat autant d'autorités subalternes. Une compagnie romaine, composée d'un rang de cent hommes (2), était commandée par un centurion qui

---

(1) Ceci n'est pas parfaitement exact pour les Romains, surtout au temps des empereurs. J'engage le lecteur à consulter sur ce sujet un curieux ouvrage intitulé *Traité de l'administration militaire des anciens Romains* (principalement sous le rapport de la solde et des vivres), par CH.-A. SONKLAR DE INNSTADTEN, lieutenant et adjudant de bataillon au 26e régiment impérial et royal de l'infanterie de ligne autrichienne (en allemand), Innspruck, 1847, in-8° de XVI-176 pages.

(*Note du traducteur.*)

(2) L'auteur se range ici à l'opinion du général *Rogniat* (*Considérations sur l'art de la guerre,* 1816, p. 537), qui suppose le manipule rangé sur un seul rang, et la légion presque toujours formée en ligne pleine. Cette opinion est contraire à celle de *Juste-Lipse* (*De militiâ romanâ*), généralement adoptée par les commentateurs (voyez *Guischardt* et *J. de Maizeroy*). Juste-Lipse suppose chaque manipule rangé sur 10 rangs, chaque rang ayant 12 hommes de front pour les hastaires et les princes, et 6 hommes de front pour les triaires : il suppose en outre les manipules placés en échiquier. M. *Rocquancourt*

avait sous ses ordres immédiats un second. Nous ignorons si, outre ces deux chefs, il y avait des grades semblables à ceux de nos caporaux, sergents et officiers subalternes. On peut dire la même chose des autres parties élémentaires plus considérables de leur armée.

On observe la même différence dans la conduite de la partie matérielle des opérations de la guerre. L'attaque et la défense des points fortifiés devait être très-simple chez les Romains. Il n'y avait pas sans doute besoin d'un grand savoir pour imprimer au bélier une forte impulsion, pour faire jouer la catapulte, pour construire leurs tours mobiles chargées de guerriers. Nous qui avons donné aux branches de la science un développement et une application que ne connaissaient pas les anciens, nous avons besoin de calculs assez compliqués pour bien placer une pièce d'artillerie, pour donner au projectile la plus grande portée. Pour la bonne construction de ces pièces, pour celle des ouvrages de fortification et tout ce qui concerne une

---

adopte la même formation manipulaire, mais suppose les manipules formés en échelons (*Cours d'art et d'hist. milit.*, 1831, t. I, p. 111). Je dis à dessein *suppose*, parce qu'aucun historien romain n'a assez clairement expliqué l'ordre de bataille de la légion romaine pour qu'on puisse donner de nos jours sur ce sujet autre chose que des conjectures. Le meilleur système, suivant moi, est celui de Juste-Lipse, parce que, tout en prenant pour base la formation en lignes à intervalles, il permet également la formation de la légion en ligne pleine, soit en resserrant les intervalles des manipules, soit en enchâssant dans les intervalles d'une ligne les manipules d'une autre ligne.

(*Note du traducteur.*)

branche spéciale de la guerre, on a recours à la plus grande partie des sciences dites exactes.

Ces simples indications démontrent facilement que la direction et le commandement d'une armée était plus facile chez les anciens que chez les modernes (1); que les généraux de l'antiquité n'avaient pas besoin un jour de bataille du degré d'attention, de l'activité de calcul, de la

(1) C'est l'opinion de Napoléon. Je crois faire plaisir au lecteur en reproduisant en entier le passage de ses *Mémoires* qui la concerne. « La tâche qu'a à remplir le commandant d'une armée est plus difficile dans les armées modernes qu'elle ne l'était dans les armées anciennes : il est vrai aussi que son influence est plus efficace sur le résultat des batailles. Dans les armées anciennes, le général en chef, à 80 ou 100 toises de l'ennemi, ne courait aucun danger, et cependant il était convenablement placé pour bien diriger tous les mouvements de son armée. Dans les armées modernes, un général en chef, placé à 400 ou 500 toises, se trouve au milieu du feu des batteries ennemies ; il est fort exposé : et cependant il est déjà tellement éloigné, que plusieurs mouvements de l'ennemi lui échappent. Il n'est pas d'actions où il ne soit obligé de s'approcher à la portée des petites armes. Les armes modernes ont d'autant plus d'effet qu'elles sont convenablement placées ; une batterie de canon qui prolonge, domine, bat l'ennemi en écharpe, peut décider d'une victoire. Les champs de bataille modernes sont plus étendus, ce qui oblige à étudier un plus grand champ de bataille : il faut beaucoup plus d'expérience et de génie militaire pour diriger une armée moderne qu'il n'en fallait pour diriger une armée ancienne. » *Mémoires de Napoléon*, 5e note sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre* (du général *Rogniat*), dans le tome VI de la *Bibliothèque historique et militaire*, p. 363.

(*Note du traducteur.*)

vivacité d'imagination mêlée à la sérénité, de la penétration de vue matérielle et intellectuelle qui sont indispensables à nos généraux pendant ce jeu terrible : que les premiers marchaient avec beaucoup plus de facilité, sans être arrêtés par tant de détails : qu'ils pouvaient acquérir le titre de bon capitaine sans le degré de savoir et d'instruction technique que doivent posséder les modernes.

Si de la partie purement physique nous passons à la partie politique et morale, les avantages seront encore plus grands. Les capitaines de l'antiquité étaient à la fois hommes d'Etat, administrateurs publics, magistrats civils, orateurs à la tribune publique, et même au Forum. Comme tous les citoyens étaient guerriers, on ne connaissait pas ce que nous appelons profession militaire, et les mêmes hommes passaient par les diverses charges de la république. La même chose arrive peu à peu chez nous, mais toutefois les rangs et les classes restent plus divisés et plus marqués. Les généraux de l'antiquité devaient exercer sur *l'armée* l'ascendant moral qu'ils avaient coutume d'exercer sur *le peuple*. Une fois entrés en campagne, ils étaient absolument maîtres de leurs opérations sans dépendre des ordres de personne. Les consuls romains, quand ils allaient dans leur *province*, étaient revêtus de tous les pouvoirs. Ils marchaient, combattaient comme cela leur semblait le plus convenable : ils accordaient des trêves, signaient la paix, prolongeaient la guerre, imposaient des conditions, donnaient des lois. Les causes militaires ressortaient de leur tribunal et ils rendaient les jugements les plus sévères. Surtout ils manquaient rarement de haranguer leurs troupes dans les circonstances solennelles. Ces discours que les historiens de l'antiquité mettent dans la bouche de leurs généraux, ne sont ni apocryphes ni inventés comme on le

suppose. La plume les aura embellis : mais c'est un fait que la harangue était alors du goût général, que l'art de manier la parole était une branche essentielle de l'éducation : que parler était chez eux chose nécessaire, puisqu'ils vivaient en quelque sorte sur la place publique, et qu'ils ne renonçaient pas même dans leurs discours familiers à l'apparat et à la pompe des mots que nous n'admettons que dans les grandes occasions. Ainsi leurs généraux devaient, dans la partie morale de la stratégie, être supérieurs aux généraux modernes, souvent chargés de mettre à exécution une idée politique conçue par un cabinet dont ils ne sont que les instruments ; qui marchent et combattent tandis que d'autres spéculent sur leurs mouvements ; qui ignorent fréquemment le véritable motif de la guerre dont ils sont chargés, qui reçoivent maintes fois des ordres qu'ils ne comprennent pas, et qui, lorsqu'ils sont engagés au milieu de leurs plans de guerre, se trouvent arrêtés par des paix signées en dehors d'eux.

Les capitaines de l'antiquité eurent donc plus de moyens que les nôtres, ou, pour nous servir d'une expression plus juste, moins d'obstacles pour parvenir à la renommée d'éminents. C'est là tout ce que l'on peut dire en traitant d'un parallèle entre les uns et les autres. Au reste, tous eurent le génie de la guerre, et surent profiter en maîtres des moyens qu'ils connaissaient ; tous furent actifs, entreprenants et ambitieux, tous surent concevoir avec calme, exécuter avec ardeur, se poster habilement, marcher avec rapidité, combattre avec audace et courage : tous furent habiles à exploiter le cœur humain (1), et à mettre en œuvre tous les instruments possibles de leurs triomphes...

(1) Helvétius place sous ce rapport Alexandre le Grand au premier

Si nous entreprenions de désigner à chacune de ces deux époques un capitaine qui surpassa les autres par le nombre de ses batailles, de ses victoires et conquêtes, par la variété de ses campagnes, par la diversité des théâtres de ses guerres, par les grands événements politiques auxquels fut mêlée non-seulement sa carrière militaire, mais aussi son existence publique et le rang qu'il occupa dans le monde, tous nos lecteurs prononceraient le nom de César pour les anciens et de Napoléon pour les modernes. César et Napoléon sont les deux capitaines qui ont le plus de droits au titre de *Grands*.

Nous allons établir, dans le paragraphe suivant, quelques points de comparaison entre la carrière militaire et la vie publique de ces éminents personnages.

---

rang. « Ce fut, dit-il, dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ses succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard, ou à une folle autorité, parce qu'ils n'aperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce héros se servait pour opérer tant de prodiges. » *De l'esprit*, discours III, chap. 25.

(*Note du traducteur.*)

II.

CÉSAR ET NAPOLÉON.

Je place ces deux noms dans l'ordre chronologique, sans prétendre indiquer en faveur de l'un suprématie ou préférence.

Tous deux sont également fameux, également célèbres. Chacun représente le capitaine le plus renommé, le plus illustre, le plus heureux de son temps. Leurs conquêtes furent également rapides, et leurs triomphes excitèrent à peu près le même degré d'enthousiasme. Tous deux remplirent pour ainsi dire exclusivement le monde de leur nom, et se placèrent les premiers sur la scène publique. Qui fut le plus grand des deux? Qui eut le plus de génie, fut le plus grand capitaine et exerça le plus d'ascendant sur ceux qui l'entouraient? Le dire serait au-dessus de nos forces et dépasserait l'objet que nous nous proposons. Il nous suffit d'indiquer quelques-uns de leurs points de contact comme guerriers et comme politiques.

Comme guerriers, abstraction faite des divers moyens à leur disposition, ils employèrent la même tactique. La rapidité de leurs mouvements et leur habileté à frapper l'ennemi par des coups imprévus, fut le secret principal qui leur procura des triomphes aussi éclatants. L'activité, la célérité, l'obstination à ne jamais céder à la fatigue, l'art de se multiplier, si je puis m'exprimer ainsi, furent la devise principale de chacun d'eux.

Le capitaine moderne commença la carrière des armes

plus jeune que le capitaine de l'antiquité. D'une naissance obscure, ce fut par elles qu'il se distingua et acquit un nom qui devint colossal à force de talents. César appartenait à une famille patricienne, et eut du renom avant d'avoir cueilli des lauriers militaires. Il exerça des magistratures de sa patrie, obtint la dignité de grand pontife, étonna plusieurs fois le peuple romain par sa magnificence : il plaida au Forum et fut aussi connu par son habileté, ses talents civils et son désir de briller, que par l'irrégularité de sa conduite.

Tous deux combattirent des nationaux et des étrangers, c'est-à-dire des ennemis de leur pays et des concitoyens. Sous ce dernier rapport le Français fut moins fameux que le Romain. Les lauriers qu'il cueillit à Toulon et à Paris dans la célèbre journée du treize vendémiaire, disparaissent devant ses brillants succès des guerres étrangères. Quant à César, le passage du Rubicon, sa campagne contre les lieutenants de Pompée, et la fameuse campagne qui se termina dans les champs de Pharsale, éclipsèrent presque sa conquête des Gaules et ses deux rapides expéditions en Bretagne (Angleterre).

Tous deux eurent pour théâtres de leurs exploits l'Europe, l'Asie et l'Afrique : tous deux combattirent des peuples civilisés et des peuples barbares. César mit dix ans à soumettre les Gaulois, à vaincre plusieurs fois les Germains, à exécuter ses deux expéditions en Bretagne. Que de génie il déploya dans ces célèbres campagnes ! Quelles marches ! Quelles expéditions ! Quelles batailles ! Que d'habileté politique dans les négociations ! Quelle attention à toujours vaincre par la supériorité de civilisation, de savoir et de tactique ! Son passage par mer pour combattre la nation voisine, encore plus féroce que celle qu'il venait de sou-

mettre, prouve un génie et une audace auxquels atteignent seuls les grands capitaines.

Les succès du général français sur les peuples barbares furent de moindre durée, mais constituent un de ses lauriers les plus brillants. Son expédition d'Egypte est un des traits les plus audacieux du génie d'un chef. On fut étonné de voir ces immenses sables traversés par les troupes européennes sans autre appui que leur valeur et leur tactique : on fut bien plus étonné encore de voir des savants trouver sans autre protection un nouvel aliment à l'intelligence humaine. Où se termina cette expédition téméraire? Au pied des Pyramides! Les Pyramides! La civilisation antique aux prises avec la civilisation moderne d'un côté, et de l'autre la férocité des rois du désert. Les Pyramides virent cette lutte à mort entre le génie de la tactique et la valeur du tigre sans lois ni frein. Ce combat singulier est presque unique dans le monde. C'est la poésie de la guerre, le parfait idéal d'une bataille, la preuve la plus grandiose que combattre est un art et une science. La bataille du Mont-Thabor en Asie présente le même caractère quoique sur une échelle plus petite, celle d'Aboukir couronne cette expédition d'aventures et de gloire. En Egypte Napoléon ne déploya pas moins son génie politique que ses talents militaires. Si la conquête de ce pays fut éphémère, cela tient à des combinaisons politiques d'une autre espèce qui ne ternissent en rien l'éclat de ce triomphe.

La distance où nous nous trouvons des temps où vécut César ne nous permet pas de bien apprécier l'importance de toutes ses batailles. Nous croyons que Napoléon en livra davantage, c'est-à-dire de celles qui portent le nom de batailles rangées. Les batailles de cette espèce sont nombreuses dans ses campagnes comme simple général : la

bataille de Marengo seule suffit pour illustrer l'époque de son consulat. Lorsqu'il fut empereur il engagea des luttes de géant. Il se battit quelquefois avec des forces inférieures : mais le plus souvent il fut égal ou supérieur en nombre. César remporta la victoire décisive de Pharsale sur une armée deux fois plus nombreuse que la sienne et composée de légions représentant la république romaine sous les auspices de l'étoile brillante de Pompée.

César n'éprouva pas de revers, surtout de ceux qui sont irréparables. Soit fortune, soit savoir, il combina les moyens dont il disposait suivant les buts à atteindre, et calcula habilement les ressources de son génie. Les ressources de Napoléon furent, comme on le sait, immenses, développées par cette fascination de grandeur qui ne croyait rien impossible, parce qu'elle supposait le génie sans limites. Si ses victoires furent nombreuses, l'imagination embrasse à peine toute l'horreur de ses désastres. La retraite de Russie restera seule de son espèce dans les annales de la guerre, et il y aura peu d'exemples de batailles telles que celles de Dresde, de Leipzig et Waterloo, dernière scène de ce drame sanglant.

Ces deux capitaines furent doués d'un grand courage personnel, quoique à cet égard nous considérions le Romain comme supérieur. Il s'exposa sans doute plus de fois à cause de la différence de la manière de combattre de cette époque et de la nôtre. Tous deux montrèrent de l'intrépidité personnelle en ces moments critiques où l'exemple du général centuple la valeur de ses soldats. A Arcole Napoléon saisit un drapeau, mais il ne put franchir le pont disputé ; César, se voyant perdu à Munda, se précipita au fort du combat et cria à ses soldats : *Romains, quelle honte! Laisserez-vous mourir votre général au milieu des ennemis?*

Les légions suivirent leur général et gagnèrent la bataille.

Tous deux furent la loi vivante, l'âme de leurs armées : ils furent aussi chéris que respectés. Leurs soldats suivaient en eux avec enthousiasme l'habile capitaine, et avec un attendrissement filial celui qu'ils regardaient comme leur père. Ce fut uniquement par amour pour lui que les soldats de César prirent part aux guerres qui déchiraient la république : la génération actuelle est encore témoin de l'ivresse des soldats de Napoléon pour leur chef. Le premier haranguait ses troupes comme c'était alors la coutume ; le second n'aimait ou peut-être ne savait pas se servir de ce moyen, auquel il suppléa par des proclamations brèves, qui, abstraction faite de leur mérite intrinsèque, électrisaient le soldat.

Tous deux montrèrent qu'ils n'étaient pas moins courageux dans la mauvaise que dans la bonne fortune, qu'ils n'avaient pas moins l'intelligence des petites choses que des grandes, qu'ils savaient se défendre comme attaquer, et que, malgré l'impétuosité de leur génie, ils étaient doués de la patience qui surmonte les obstacles. Le siége d'Alésie figure parmi les beaux traits de la vie militaire de César : outre les assiégés, il avait en front une armée de cent mille Gaulois qui venaient au secours de la place. Il faut remarquer l'esprit de ténacité avec lequel il vainquit tant d'obstacles, s'appliquant constamment à tous les détails d'un siége et aux travaux matériels qu'exigeait la conservation de son armée. Tant d'efforts furent récompensés par la victoire la plus complète, et les Romains entrèrent triomphants dans Alésie.

Qui n'a admiré en 1814, comme on l'admire aujourd'hui en lisant l'histoire, la campagne défensive de Napoléon dans les plaines de la Champagne, presque aux portes de

Paris, lorsque la France *était inondée* d'armées alliées? Qui aurait cru, si les faits ne l'avaient confirmé, que ce lion dans l'attaque, et ce torrent dans la conquête, se fût montré un génie capable de défendre pied à pied son territoire contre tant d'ennemis qui l'assaillaient de tous côtés? Il était le seul qui pût ainsi arrêter pendant deux mois tant de forces acharnées dans leurs course. Il y eut des instants où les armées ennemies songèrent à la retraite. L'histoire donne les véritables motifs de l'entrée des alliés à Paris, malgré tant d'habileté et de génie.

Tous deux furent des modèles d'activité, infatigables dans leurs mouvements, véritables foudres de guerre. César passa les mers pour se rendre en Espagne, le premier théâtre de ses exploits militaires : d'Espagne il revint à Rome, et de là dans les Gaules qu'il parcourut dans toutes les directions : il passa ensuite en Bretagne, retourna à Rome, accourut de nouveau dans sa conquête, et passa deux fois de Rome en Espagne, la première fois à la recherche des lieutenants de Pompée, la seconde pour combattre ses deux fils. Il atteignit le même Pompée en Macédoine, le poursuivit en Egypte, vainquit en Syrie et en Bythinie le fils de Mithridate, et acheva en Afrique de réduire les derniers partisans de Pompée. Chaque expédition embrasse une ou plusieurs campagnes, chaque campagne fut marquée au moins au moins par une bataille décisive.

La surprenante mobilité de Napoléon est récente dans la mémoire des hommes. Il voyagea avec plus de rapidité que César à cause des progrès de l'industrie. Il se transportait avec la rapidité de la foudre, d'une extrémité de son empire à l'autre, sans que ses mouvements distrayassent en rien son attention des affaires. Il fut le premier qui fit marcher ses armées presque en poste. Quand on les croyait campées sur

les côtes de l'Océan, on les voit tomber sur la place d'Ulm où elles convergent de diverses directions. Quand tout était prêt pour la campagne, il se présentait subitement pour donner une rapide exécution aux plans qu'il avait conçus de loin, au milieu d'autres affaires, dans le plus grand silence. La même chose peut se dire de toutes ses campagnes.

Tous deux furent cléments après la victoire : aucun des deux ne fut cruel par nature, quoiqu'ils le furent quelquefois par politique ou par nécessité. César pardonna à ses ennemis jusqu'au point de les humilier en ne paraissant pas les craindre. Napoléon lâcha plus la bride à ses ressentiments (1). Le Romain fut plus confiant et plus imprévoyant en maintes circonstances que le Français. Si tous deux furent avares du sang des vaincus, ils furent âpres à la curée de leurs dépouilles. Aucun d'eux ne fut bon, mais aucun ne

---

(1) Napoléon s'entendait à distribuer des récompenses, mais il ne sut jamais punir. Son indulgence fut poussée à l'extrême : c'est le propre des grands hommes ; mais chez lui cette faiblesse devint témérité, et l'histoire dévoilera quelque jour à la postérité étonnée les trahisons effrontées d'hommes comblés de ses bienfaits, trahisons dont il eut connaissance, mais contre lesquelles il dédaigna de sévir. On connait déjà la conduite de Bernadotte à son égard, de Bernadotte qui lui devait tout, de Bernadotte auquel il pardonna après Averstædt lorsqu'il pouvait le faire fusiller. Bernadotte ne fut jamais reconnaissant, et, dit un historien, « devenu, grâce à l'empereur, héritier du trône de Suède, il emporta dans sa patrie adoptive de profonds ressentiments, parmi lesquels il faut sans doute placer au premier rang l'importune conviction de ses fautes et l'insupportable injure de la clémence impériale. » *Sarrans jeune. Histoire de Bernadotte*, t. I, p. 33.

(*Note du traducteur.*)

mérite le nom de mauvais. Napoléon fut, sinon pur, au moins décent dans ses mœurs. Les débauches de César provoquèrent de mordantes satires de la part de ses contemporains, et donnèrent lieu à de honteuses pages dans l'histoire.

Après avoir considéré César et Napoléon comme guerriers, nous allons les examiner sous le rapport de la vie politique à laquelle leur carrière militaire se trouva entrelacée.

Tous les deux vinrent au monde ou au moins commencèrent à être hommes au milieu de révolutions dont ils profitèrent avec une habileté extraordinaire. Napoléon ne provoqua pas celles de sa patrie. Il sortait à peine de l'adolescence quand éclata en France cette révolution qui devait lui procurer l'élévation la plus brillante et la plus surprenante. Ce bouleversement si extraordinaire avait déjà passé par différentes phases, quand il se présenta pour la première fois sur la scène publique, non comme homme d'Etat mais simplement comme militaire éminent. A Paris, où il commanda les troupes de la Convention, on peut croire qu'il embrassa un parti plutôt comme un soldat de fortune qui songe à son avancement que comme un homme politique qui comprend l'importance d'un combat aussi terrible. Dès lors il se lança dans le champ plus fécond que la gloire militaire pouvait offrir à un homme de son âge. Qu'il tourna fréquemment ses regards vers Paris, c'est vraisemblable et presque historique : mais ce ne fut qu'après la bataille d'Aboukir qu'il manifesta ouvertement le désir de se mêler comme homme d'Etat aux affaires publiques.

César au contraire prit une grande part aux révolutions qui lui offrirent un si vaste champ de fortune. Dans les luttes entre Sylla et Marius, il se déclara, quoique très-jeune, pour ce dernier. On le crut impliqué dans la conjuration de Ca-

tilina, mais personne n'osa l'en accuser ouvertement. D'abord ami de Pompée, il forma avec lui et Crassus le premier triumvirat dont le second ne fut qu'une imitation. La mort de Crassus rompit ces liens. Pompée ne put souffrir un égal, ni César un supérieur. Comme Rome ne pouvait les contenir tous les deux, et que Pompée administrait de cette ville ses provinces au moyen de lieutenants, César partit pour son gouvernement des Gaules et attendit que la victoire lui ouvrît un nouveau chemin vers la fortune.

Tous deux, quand ils virent l'occasion favorable, s'emparèrent violemment des rênes de l'état, et de mauvais citoyens devinrent chefs absolus de la nation dont ils n'étaient que les agents. Toutefois Rome et la France demandaient alors un maître, mais aucun d'eux n'obéit sans doute aux impulsions de son patriotisme. Ils virent un champ préparé: leur ambition l'exploita sans plus de combinaisons. Le général français recueillit tout le fruit de dix ans de révolutions, de guerres civiles, de gloire militaire et de conquêtes. Les Romains avaient combattu pendant sept siècles pour que César pût s'appeler le maître du monde alors connu.

Dans les moyens de s'emparer du pouvoir suprême, le capitaine ancien a de grands avantages sur le capitaine moderne. Ce fut sans doute un grand trait d'audace et même de magnanimité d'abandonner l'armée d'Egypte et de se présenter seul à Paris, sans autres compagnons que sa renommée et sa gloire. Pourquoi viens-tu ? pouvait-on lui demander. Prendre les rênes du gouvernement d'un Etat déchiré par les factions. Où sont tes titres ? Mes exploits et ma gloire : ici mon épée de Montenotte, de Lodi, d'Arcole; là l'épée qui vainquit à Aboukir et aux Pyramides. Jusque-là c'était magnifique et sublime : le dénoûment ne répondit pas à cette grandeur. Le renversement du Directoire est

une intrigue basse et méprisable : l'expédient de transporter les deux corps législatifs à Saint-Cloud paraît assez mesquin. Bonaparte se présenta dans le conseil des Anciens d'une manière peu digne : dans le conseil des Cinq-Cents il perdit toute sa présence d'esprit. Sans la hardiesse de son frère, il était victime de sa témérité, et l'intervention matérielle des baïonnettes fut nécessaire pour imposer silence aux législateurs. Cette invasion à main armée dans la salle des Cinq-Cents terrifia les uns, fut méprisée des autres. Quel spectacle que celui de ces législateurs fuyant épouvantés, et se sauvant par les portes et les fenêtres ! Le résultat de ces scènes de tumulte et de confusion donne une idée de ce qu'était alors la République française.

Lorsque Napoléon s'empara des rênes de l'Etat, il n'avait plus qu'un seul rival en gloire militaire, le général Moreau, qui manquait d'ambition et d'importance politique. Lorsque César résolut de frapper le coup décisif, Rome était occupée par Pompée qui se considérait comme son supérieur, par Pompée alors tout-puissant ! En recevant l'ordre du sénat de licencier son armée des Gaules, il vit l'alternative où il se trouvait, de se mettre à la merci de son rival ou de le combattre face à face. S'il proposa que Pompée licenciât en même temps ses armées, il comptait sans doute sur un refus : il ne voulait probablement que gagner du temps. Quand il reçut l'ordre suprême du sénat, il se trouvait déjà à Ariminum (Rimini), dernière ville de sa province. Il n'avait alors sous ses ordres immédiats que 5,000 fantassins et 600 cavaliers. Que fera-t-il ? Obéira-t-il au sénat en congédiant sa petite armée ? César n'hésita pas. Au moment de passer le Rubicon, petit fleuve qui formait la ligne frontière, il s'écria : *Soldats, la retraite est facile avant de franchir le pont : par là il n'y a plus d'autre alternative qu'avancer ou*

mourir. Il traversa le fleuve aux acclamations de ses soldats. Quelle crise! Rome fut remplie d'étonnement et de consternation à la nouvelle de tant d'audace. Le grand Pompée trembla, et profondément humilié dans son orgueil et dans son amour-propre, il abandonna Rome à la fortune supérieure d'un rival dont il faisait peu de cas.

Pénétrés tous deux des vices de leur élévation, ils s'efforcèrent de les pallier par des traits splendides de munificence, s'efforçant autant que possible de caresser l'amour-propre, de parler à l'imagination, de flatter les goûts populaires. César rendit un décret pour rétablir les statues de Pompée, et un autre pour consacrer un temple à la Clémence. Il ordonna de reconstruire les villes de Corinthe et de Carthage, protégea les sciences et les arts, travailla à la réforme du calendrier dont les erreurs étaient palpables, et projetait, quand la mort le surprit, des monuments dignes par leur grandeur de la capitale du monde. Tout le monde sait ce que Napoléon fit dans cette voie. On trouve par milliers sous son règne des témoignages de sa sollicitude pour inspirer à tous de la confiance dans la justice et la grandeur de son administration, pour subjuguer les imaginations par le spectacle de créations admirables, pour augmenter l'amour du repos par l'appât de nouvelles jouissances, pour neutraliser les sentiments de liberté par la pompe des arts, les lumières de la science et l'éclat des victoires.

Tous deux, comme on le voit, ne furent pas seulement d'éminents guerriers; ils furent encore des chefs de peuples, des législateurs, des administrateurs. Tous deux cultivèrent ou pour le moins protégèrent les sciences et les arts : tous deux figurent comme écrivains dans le monde littéraire. César fut poëte et défendit des causes au Forum. Nous ignorons si Napoléon a fait des vers. Il n'était pas orateur, mais

il brillait dans la conversation familière et dans les délibérations du conseil d'Etat où sa parole avait un grand poids.

Les fameux commentaires de César sont un monument qui le met au nombre des auteurs classiques du siècle d'or de la littérature de sa patrie. Napoléon a dicté des mémoires sur diverses époques de sa vie; malgré leur grand mérite, ils sont inférieurs à l'ouvrage du capitaine romain.

La domination de ces deux hommes reposait sur des fondements trop faibles pour ne pas finir par s'écrouler : ils étaient montés trop haut pour ne pas tomber avec fracas. Napoléon tomba pour la première fois à Fontainebleau et se vit réduit à être empereur pour rire de l'ile d'Elbe. Il fut détrôné une seconde fois après le désastre de Waterloo, et fut conduit comme prisonnier à Sainte-Hélène. Le cœur se serre à contempler, enfermé dans une ile de l'Océan, le grand homme à la voix puissante duquel la majeure partie du continent de l'Europe se vit soumise. Tant de lauriers, tant de splendeur et tant de gloire étaient venus se confondre sur ce point imperceptible de la surface du globe. Il se montra véritablement grand dans une telle adversité, et il lutta contre les chagrins de cette disgrâce en se maintenant toujours debout au-dessus des ruines de sa grandeur. Son destin fut de mourir par une agonie de près de six années, comme attaché à un rocher, sans avoir autour de son lit de douleur, pour recevoir son dernier soupir, ni épouse, ni fils, ni personne de sa famille.

La fin de César fut plus tragique, mais instantanée; elle eut lieu au milieu des pompes du pouvoir, lorsqu'il était sous l'illusion de nouveaux triomphes. Sous ce point de vue, cette fin est magnifique. Tandisqu'il méditait la guerre contre les Parthes, on conspirait contre sa vie : non pas des hommes obscurs, mais des hommes appartenant aux premières

classes de l'Etat, le préteur Brutus, les sénateurs Casca, Cassius, Cimber, Cinna, Trebonius, etc. Et où projettent-ils d'exécuter leur résolution ? En public, au milieu du sénat, à la face de l'univers. La distance qui nous sépare de ces temps, et la différence des mœurs, ne nous permet pas de juger exactement cette conduite au point de vue moral. Les avis sur ce qui se tramait ne manquèrent pas à César : on lui parla de présages, des songes de sa femme qui l'avait vu tout ensanglanté. Le dictateur dédaigna ces avertissements, disant que la mort était préférable au méprisable sentiment de la craindre, et qu'il ne l'espérait que sur les champs de bataille. Il se rendit au sénat pour dicter les dispositions de la guerre. A peine était-il assis qu'il se vit entouré d'assassins. Il se défendit d'abord comme il put : mais voyant Brutus qui l'approchait également armé d'un poignard, il lui dit ces mots : Brutus, toi aussi ! et se couvrit immédiatement la tête avec sa toge. Cette action et la présence d'esprit de se ceindre le corps pour tomber décemment, sont les traits les plus sublimes qu'il pût nous laisser de la tranquillité de sa grande âme.

FIN.


BIBLIOTECA